

LA SYMBOLIQUE DU FLEUVE CONGO DANS « VERS LE FLEUVE » DE BESTINE KAZADI DITABALA

UNE LONGUE « PIERRE TOMBALE » LIQUIDE ET MOUVANTE

Introduction

**Bertin MAKOLO
MUSWASWA,**
Professeur à la
Faculté des Lettres
Université de
Kinshasa.
Membre du Conseil
de Rédaction de
Congo-Afrique.
muswaswamakolo@
gmail.com

Bestine Kazadi Ditabala est entrée dans le cercle des poétesses Congolaises en 2006 avec la publication de son premier recueil de poèmes aux éditions L'Harmattan. Ce recueil est intitulé : *Congo mots pour maux*. Elle s'y est confirmée en 2002 et 2015 avec *Infi(r)niment femme* publié aux éditions Le Cri, à Bruxelles, et Afrique éditions, à Kinshasa, et avec *Inconnu Il*, de nouveau aux éditions L'Harmattan.

Du côté de la prose qui la sollicite de plus en plus, elle a une Nouvelle dans un recueil collectif de Nouvelles publié à Paris en 2008 aux éditions Sépia. Cette Nouvelle est intitulée : *Parcours d'une vie*. Un recueil de Nouvelles intitulé : *Des pas et des empreintes* est sous presse.

La présente étude ne porte pas sur l'ensemble de l'œuvre poétique de Bestine Kazadi connue à ce jour, mais sur le dernier poème de *Inconnu Il* qui en contient cinquante-deux. Ce poème est intitulé : « Vers le fleuve ». Il a d'autant plus attiré notre attention que bien des poétesses et des poètes Congolais ont abordé ce même thème, mais avec des significations différentes qu'il nous a paru utile de mettre en évidence, pour mieux comprendre et expliquer « Vers le fleuve ».

Tout d'abord, il importe de noter que Bestine Kazadi Ditabala est métisse¹ : de père Congolais et de mère belge, elle assume ouvertement et sans ambiguïté ce double héritage biologique. Sans nier ni rompre le

1 La situation d'Émilie Flore Faignond est complexe. Elle dit elle-même qu'elle porte quatre drapeaux sur sa tête : du côté de sa mère elle est métisse kasaïenne et belge, et du côté de son père, elle est métisse du Congo-Brazza et française. À la fin de la préface qu'elle a signée dans *Divagation*, un recueil de poèmes de Yollande Elebe, elle dit qu'elle est la « maman des deux rives ».

lien naturel qui l'attache au « pays plat », elle se dit aussi bien citoyenne de la forêt équatoriale, des savanes herbeuses et boisées, et des berges du fleuve Congo que des pays des volcans et des grands lacs où le sort que l'on fait subir à la femme depuis 1997 jusqu'à ce jour, ne la laisse pas indifférente, tout comme celui de l'homme tout court sur l'ensemble du sol Congolais. En témoignent, ses deux premiers recueils de poèmes. Bestine Kazadi Ditabala appartient à la catégorie de femmes et d'hommes qui se sont manifestés à l'aube de la troisième République, c'est-à-dire la quatrième période de l'histoire politique de la RD Congo. Nous nous servons justement de cette histoire pour la périodisation de l'histoire de la littérature Congolaise d'expression française. Les trois premières étant : la colonisation, la première République et la deuxième République. Entre ces deux dernières périodes, il y a une parenthèse de trois ans : le régime de L. D. Kabila qui est une rupture par rapport au règne de J. D. Mobutu et qu'on ne peut fusionner avec la transition issue du dialogue de Sun-City. L'importance de cette parenthèse sur le plan littéraire, dépendra du nombre et de l'originalité des œuvres publiées pendant cette courte période. Quant à la période coloniale, elle permet de situer et d'étudier l'œuvre poétique de Nele Marian, une métisse, et celle des belges qui ont emprunté les noms Congolais. Concernant Nele Marian, le contenu de son œuvre suffit pour trancher la question de sa nationalité ?

Ensuite, puisque « pour être couronnée de succès, l'entreprise herméneutique doit être précise et méthodique », il convient de rappeler les grandes lignes de cinq étapes qu'Alain Vaillant² recommande aux étudiants qui se trouvent devant un texte à expliquer :

1. lire et relire le poème à expliquer pour mettre en évidence ou pour repérer toutes les difficultés d'interprétation (littérale, logique, syntaxique, lexicale). Sur ce point précis A. Vaillant conseille de rendre compte, au cours de l'analyse, des difficultés qui persisteraient, car c'est en elle que le secret du texte peut être déniché³ ;
2. mettre en évidence les structures profondes du texte poétique après l'avoir étudié intégralement, en ayant à l'esprit cette évidence que « toute explication est analytique, dissolvante »⁴. C'est à cette étape que l'explication proprement dite est ébauchée, elle se présente comme « une structure en pointillé » ;
3. élaborer une hypothèse grâce à une intuition directrice suscitée par la nature du texte et les préférences techniques de celui qui explique le texte poétique. Sur ce point aussi A. Vaillant conseille de « partir des observations les plus formelles et les plus insignifiantes, pour construire un sens possible, plutôt que de s'appuyer sur le sens apparent qui s'offre immédiatement à l'esprit, ouvrant du même

2 A. VAILLANT, *La Poésie. Initiation aux méthodes d'analyse des textes poétiques*, Paris, Nathan Université, 1999, pp. 119-120.

3 *Op. cit.*, p. 120.

4 *Idem, Ibidem*, p. 120.

coup [...] l'enfer si fréquent de la paraphrase»⁵. C'est ainsi que pour expliquer « Vers le fleuve », les prépositions « vers » et « à » dans sa forme simple ou contractée nous ont servi de fil d'Ariane. Les deux propositions, ainsi que quelques figures de style apparent quatorze fois dans huit strophes du poème sous analyse ;

4. procéder à un examen systématique de la face phonique et de la face sémantique du poème pour conforter ou nuancer l'hypothèse ;
5. conclure et évaluer.

Le parcours de quatre premières étapes a permis d'articuler cette analyse autour de trois axes, à savoir : le fleuve Congo, thème d'un chant contrasté ; le fleuve Congo, une longue « pierre tombale » liquide et mouvante, le fleuve Congo, prétexte pour dénoncer la violation des droits de l'homme en RD Congo.

1. Le fleuve Congo, thème d'un chant contrasté

Il n'y a pas que les poétesses et les poètes Congolais qui chantent le fleuve Congo. Les musiciens Congolais les avaient déjà devancés sur ce terrain. Nous pensons notamment à « Ebale ya Congo », c'est-à-dire « le fleuve Congo » de Kallé Jeff alias Joseph Kabasele et Jean Serge Essou, un musicien du Congo-Brazzaville. Dans cette chanson, le fleuve Congo est non seulement le symbole même de l'unité de la République démocratique du Congo, mais aussi de l'unité des deux Congo (le Congo-Kinshasa et le Congo Brazzaville).

En effet, aussi curieux que cela puisse paraître, cette unité est inscrite dans l'hydrographie de la RD Congo : les nombreux affluents du fleuve lui apportent comme des tributs, les eaux des ruisseaux et des rivières qui viennent de toutes les provinces qui la constituent, et qu'à son tour il offre généreusement à l'océan Atlantique. Le fleuve Congo a même un lien direct ou indirect avec tous les lacs du Congo, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest. Musiciens et poètes ont donc chanté cette unité en recourant aux ressources qui leur sont respectivement propres. C'est le cas notamment, en ce qui concerne les poètes, de Manasse Bobila dans « *Légendes africaines* »⁶, un texte qui, malgré la disposition typographique, est plus prosaïque que poétique. Écoutons-le :

*« Chaque jour, les deux rives s'unissent pour l'éternité
juvénile ou senior chantons à l'unisson la couleur de la fraternité.
Fleuve Congo, potentialité de nos aïeux
Auteur de l'hymne à la dignité
Fleuve Congo, symbole de la plausible unification et de la liberté ».*

⁵ *Op. cit.*, p. 120.

⁶ In : « Le fleuve, The river, Ebale », *Revue littéraire internationale*, Congo écrit, n°1 janvier-juin 2020. Tous les textes publiés dans ce numéro ont pour thème : le fleuve.

D'autres poètes ont perçu dans l'écoulement des eaux du fleuve Congo l'espoir et le désespoir. Ils ont exprimé l'un ou l'autre sentiment ou encore les deux alternativement. C'est le cas de David-Césaire Tshiyombo et d'Eric Ntumba.

En effet, David-Césaire Tshiyombo s'inspire de l'écoulement perpétuel des eaux du fleuve personnifié pour exprimer dans un poème intitulé « Fleuve », d'abord le désespoir dans le dépouillement, la solitude et les difficultés ; ensuite pour souhaiter le retour de l'espoir et de la joie qui le ramènera au même fleuve pour retrouver ce qui lui avait été arraché :

*« Tu m'as ravi les miroirs
Qui coloraient mon regard
Tu as emporté le seuil
Où reposaient mes étoiles
Et tu m'as laissé seul
Le long de tes flancs épineux

Adieu fleuve immortel
Mais quand tombera le vent
Et que des nuages couleur de cendre
Se formeront au-dessus de mes prairies
Je viendrai chercher mes fleurs
Et le seuil pour mes étoiles. »⁷*

Dans son écoulement, le fleuve Congo a des parcours navigables (de Manono à Kabalo, de Kindu à Ubundu, de Kisangani à Kinshasa, de Matadi à Banana) ; il a aussi ceux qui ne le sont pas (de Kabalo à Kindu, de Ubundu à Kisangani et de Kinshasa à Matadi). Que son parcours soit navigable ou non, le fleuve Congo sollicite l'œil et/ou l'oreille de quiconque le visite et qui, consciemment ou non, lit la destinée humaine dans la variété de sa vitesse, tantôt lente, tantôt accélérée, dans ses tourbillons ou dans le bruit des eaux qui heurtent les roches et poursuivent leur course jusqu'à l'océan. C'est le cas du personnage principal dans *Une vie après le Styx*. Ce personnage est une fille. Violée mille et une fois par les membres d'un groupe rebelle armé dans une forêt du Kivu où elle espérait échapper aux conséquences néfastes de la guerre qui sévit à l'Est de la RD Congo, elle se découvre enceinte et victime du SIDA. Révoltée, elle entretient longuement l'idée d'un avortement mais elle finit par décider de garder l'enfant qu'elle a conçu et de l'élever. Aussi compare-t-elle sa vie à celle du fleuve Congo avec ses différents parcours :

*« La vie doit triompher (Ode à la vie après le Styx)
La vie n'est pas un fleuve tranquille, elle coule dans des sens
et des couleurs diverses et chacun la voit sous son pont...*

7 Cf. MASEGABO NZANZU, *Le Zaïre écrit Anthologie de la poésie zaïroise de langue française*, Kinshasa, Dombi diffusion, 1982 (2^e édition), p. 152.

mais il y a une certitude, elle coule inéluctablement. Vers où et qui ? Peut-être simplement vers son éternel recommencement...

[...]

Oui, l'eau est à ce titre comme la vie, comme ma vie..., la vague d'un tsunami qui détruit tout dans son flux mais dont le reflux emporte avec lui, inversement tous les détritits, expiant de manière anodine le délire d'anéantissement du mouvement destructeur qui l'a précédé. »⁸

Dans cet extrait, comme dans le poème de David-Césaire Tshiyombo, le fleuve Congo symbolise par son cycle et ses parcours navigables et non navigables le désespoir et surtout l'espoir qui renaît ou qui revient victorieusement.

Mais il n'en est pas ainsi dans « Vers le fleuve », le dernier de cinquante-deux poèmes de *Inconnu II*. Ce poème a quelque chose d'horrible qui endeuille et contraste avec la gaieté du poème de Huppert Malanda intitulé : « Noce du fleuve et de l'esthétique » dont nous reprenons ci-dessous quelques strophes :

*« J'appartiens à la suprématie d'un fleuve qui mûrit
les étoiles et rend la lune plus exquise
mon fleuve a l'âme bleue des belvédères
ses vagues sont des monographies qui chantent
des poèmes inoxydables*

[...]

*Il fleurit dans mon sang l'étreinte d'un fleuve
qui – depuis l'illuvium des pharaons – s'explode comme
un feu d'artifice*

Dans « Vers le fleuve », le fleuve charrie des cadavres et devient moins attrayant.

2. Le fleuve Congo, une longue « pierre tombale » liquide et mouvante

Le poème de Bestine Kazadi Ditabala sous examen compte treize quintiles hétérométriques qui décrivent le fleuve, son écoulement et ce que ce mouvement révèle. Outre le regroupement des vers en strophes classiques, on y reconnaît la technique de l'écriture poétique de la poétesse : le renvoi à bonne distance d'un mot ou son omission pour brouiller le sens, des associations insolites, le rapprochement des mots dont les sens s'opposent, la répétition de la préposition « à » ou de sa forme contractée « au » marquant la direction, la manière d'être ou d'agir, ou encore introduisant un complément d'objet indirect, la suppression de signes de ponctuation, etc.

8 E. NTUMBA, *Une vie après le Styx*, Paris, L'Harmattan, 2019, p. 167.

Dans la première strophe, la paillotte apparaît moins comme un lieu de villégiature ou d'activités commerciales qu'un lieu discret d'observation des choses inattendues.

La préposition « à » qui apparaît deux fois indique plus une manière d'être qu'une direction.

*« Dans cette paillote,
Presque abandonnée,
Face à l'éternité
Telle une fenêtre ouverte
A tant d'intimité »⁹*

Le lecteur peut s'attendre, dès cette première strophe, à des révélations inattendues que suggère la présence des corbeaux qui ne sont pas des oiseaux de bon augure :

*« Je m'assois
Sur le petit blanc
Dans une verdure endormie
D'où s'envolent
Des corbeaux à l'œil fauve »*

L'épithète fauve ne renvoie pas seulement à la couleur, mais aussi aux prédateurs et aux charognards qui rendent le lieu suspect. Le choix du poète de s'y asseoir n'est pas innocent. Il permet d'établir dans la troisième strophe une correspondance entre l'aspect extérieur du fleuve et son état d'âme. La poétesse apparaît ici comme un témoin de ce dont il va rendre compte :

*« Je fixe le fleuve
Au reflet en moi
Comme un tableau
Glissant
Sur la surface lisse*

Les verbes s'asseoir, fixer le fleuve et la description sommaire de la paillotte accentuent l'idée d'attente et d'apparition de quelqu'un ou de quelque chose dont la poétesse est un témoin privilégié dans ce sens que ce dont il va rendre compte ne relève pas de la fiction, mais des choses vues de ses propres yeux. La poétesse devient aussi un témoin oculaire.

Dans son champ visuel, il y a deux fleuves : le premier est indépendant de sa personne, celui qui s'offre à la curiosité de tous, et le second est caché, mais il revient constamment à son esprit et l'afflige, car il est le lieu qui permet de prendre la mesure du sort que l'on fait subir à l'homme :

⁹ Cf. Le fleuve, The river, Ebale, *op. cit.*

*« Je me laisse à mes pleurs
Face au souvenir
De ce fleuve immobile
Puissant d'arrogance
Visible et invisible »*

Imposant, le fleuve Congo l'est par l'importance de son long parcours (4.700 km), de son étendue, de sa vitesse variable et de son débit (30 à 80.000 m³ à la seconde). Personnifié dans le poème sous examen, il apparaît comme un personnage qui a un grand pouvoir mais dont le manque de considération de la dignité humaine est offensant.

À ce sujet, d'autres poètes, comme Innocent Mwendo, déplorent son indifférence à l'égard de ceux qui vivent sur ses rives ou qui s'approchent de ses eaux pour quelque consolation :

*« Le fleuve !
Un courant d'eau divin
Indifférent dans sa traversée. »*

Dans « Vers le fleuve »¹⁰ de Bestine Kazadi D., le fleuve Congo n'est pas aussi indifférent qu'il en a l'air. Dans son écoulement ininterrompu, il est plutôt le lieu de révélation d'une réalité d'autant plus horrible qu'elle attriste, fait couler des larmes. Cette réalité horrible concerne « des morts mutilés qui flottent le long des rives », « des corps oubliés », « mille corps », livrés à l'appétit vorace du fleuve, « des corps déchiquetés par des caïmans ». Le fond du fleuve apparaît comme une tombe profonde et vaste, et la surface une « pierre tombale » liquide et mouvante qui dans son mouvement révèle ce qui y est plutôt jeté qu'enseveli : Des corps mutilés qui fixent la poétesse, comme elle-même fixe le fleuve. Il y a comme une communication qui s'établit entre les deux regards, une reconnaissance réciproque, une requête et une compassion. À première vue, cette communication peut paraître absurde.

Or, on le sait, grâce au beau poème de Birago Diop intitulé : « Souffles », que

*« ceux qui sont morts ne sont jamais partis,
ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
et dans l'ombre qui s'épaissit,
les morts ne sont pas sous la terre :
ils sont dans l'arbre qui frémit,
ils sont dans le bois qui gémit.
ils sont dans l'eau qui coule,
il sont dans l'eau qui dort,
ils sont dans la cave, ils sont dans la foule :
les morts ne sont pas morts. »¹¹*

¹⁰ Cf. *Le fleuve The river*, Ebale, Op. cit.

¹¹ L.S. SENGHOR, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, Presse Universitaire de France, 4^e édition, 1977, p. 145.

Tout se passe comme si, par les regards qui se croisent alors qu'ils ne sont pas sur le même plan d'existence, la poétesse en tant que témoin de l'horreur, reçoit la mission de révéler cette horreur qu'un silence épais couvre pour faire bonne figure sur les plans national et international. La poétesse le condamne, le dénonce quand elle parle d'un « silence souillé ».

3. Le fleuve Congo, prétexte pour dénoncer la violation des droits de l'homme

Mais quelle est l'origine de ces corps mutilés, déchiquetés par les caïmans ? Comment sont-ils arrivés dans les eaux du fleuve ?

La Poétesse n'en dit rien explicitement, le lecteur se livre alors à des conjectures.

Peut-t-il s'agir des passeurs seuls ou avec quelques passagers, ou des pêcheurs dont la pirogue a chaviré ? S'agit-il des curieux attirés par le fleuve et qui se sont noyés accidentellement ? Ou encore des commerçants sur une baleinière chargée de marchandises qui a fait naufrage ? Sur les parcours navigables du fleuve Congo ?

Dans les cas sus évoqués, les morts ont chacun un nom, leur mort est généralement connue et signalée; ils ont droit à un deuil. Si leurs corps sont retrouvés, ils ont droit à des sépultures.

Tout porte à croire que dans « Vers le fleuve », il s'agit des hommes dont l'existence et les activités ont gêné, par leur contestation, le pouvoir autocratique et qu'il fallait éliminer secrètement sans qu'ils laissent des traces dont s'empareraient les défenseurs des droits de l'homme.

Le lecteur peut alors comprendre et expliquer le regard que les morts fixent sur la poétesse assise au bord du fleuve. Il peut l'interpréter comme une mission politique et prophétique qui lui est confiée. Politique dans la mesure où elle consiste à dénoncer le sort réservé à l'homme dans un État dictatorial, et prophétique dans ce sens que la dénonciation du pouvoir dictatorial doit conduire à une nouvelle organisation de la cité et du pouvoir politique de façon qu'elle soit à même de garantir le plein épanouissement de l'homme et de la collectivité à laquelle il appartient. Le regard des corps mutilés, déchiquetés par les caïmans fait de la poétesse une avocate de droits de l'homme, des faibles. Et le titre du poème, à cause de la préposition « vers », peut être interprété comme une indication subtile de l'endroit où ces droits sont secrètement violés et en même temps une dénonciation. Cet endroit c'est le fleuve Congo dans l'ensemble de son parcours, de la source à l'embouchure :

*« De ces portes d'égouts
À l'abîme enragé.
[...]*

Le fleuve Congo apparaît finalement comme une métonymie de la partie pour le tout : la RD Congo est un pays où les Droits de l'homme sont violés abondamment sur toute l'étendue de son territoire. Et métaphoriquement comme un charnier insoupçonné.

Conclusion

Soliloque ou confidence faite à un interlocuteur d'autant plus imaginaire qu'on ne perçoit pas, sur le plan de l'énonciation, la moindre trace de sa présence physique, « Vers le fleuve » est comme un puzzle dont les pièces détachées et éparpillées sont éloignées sciemment pour rendre moins aisée la construction d'un sens possible.

Les prépositions, quelques figures de style dont principalement la répétition, la métonymie et la métaphore sont autant de pièces du puzzle qui, scrutées, ont aidé à l'interprétation de ce poème. Son aspect lugubre est encore plus frappant quand on le compare à d'autres poèmes sur le même thème.

Evidemment, si la conclusion est la seule des cinq étapes qui apparaît nettement, les autres étapes sous-tendent l'interprétation.

En définitive, « Vers le fleuve » est une manière subtile de désigner un charnier subaquatique que le mouvement de l'écoulement des eaux révèle naturellement par moments, suscitant un sentiment d'horreur.

Plus que cela, il est une manière de dénoncer avec la même subtilité, les violations d'autant plus massives qu'elle n'épargne aucun espace du territoire Congolais. Il est finalement un plaidoyer pour que cessent ces violations et que l'homme qui habite sur les rives du fleuve Congo retrouve enfin sa dignité humaine. La poétesse en est à la fois le témoin oculaire et l'avocate.

Quelle est la période de l'histoire de la République Démocratique du Congo qui est concernée, la poétesse n'en dit rien. Ce n'est pas sa préoccupation ; néanmoins, il laisse au lecteur le loisir d'investiguer, de conjecturer sans perdre de vue qu'un poème est autotélique. ■